



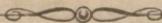
CHARLES-QUINT

DRAME

EN TROIS ACTES & EN VERS

PAR

P. ZALIWSKI



PARIS

IMPRIMERIE DE ÉD. BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46

(Ancienne maison Doudey-Dupré)

—
1861



Miejska Biblioteka Publiczna
w Tarnowie

Dział Starych Druków



0241-001460-00

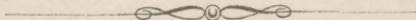
CHARLES-QUINT

DRAME

EN TROIS ACTES & EN VERS

PAR

P. ZALIWSKI



PARIS

IMPRIMERIE DE ÉD. BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46

(Ancienne maison Dondey-Dupré)

—
1861

PERSONNAGES

CHARLES-QUINT, Empereur d'Allemagne.
PHILIPPE, son fils.
LE CARDINAL REBIBA, Nonce du Pape Paul IV.
LE PRINCE D'ORANGE, amant d'Isabelle.
ISABELLE, pupille de l'Empereur.
UN COURTISAN.
UNE BOHÉMIENNE.
SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

La scène se passe à Bruxelles, du 24 au 25 octobre 1556, dans la salle principale
du Palais de l'Empereur.

821.133.1-2



SDh-1460



Mag-178974

840

8
20
Ch
5

CHARLES-QUINT

ACTE PREMIER

LA LUTTE

SCÈNE PREMIÈRE

PHILIPPE, LE PRINCE D'ORANGE.

LE PRINCE D'ORANGE.

A Bruxelles, étant depuis peu de retour,
Une rare beauté m'a pénétré d'amour.
Je la cherche au hasard.

PHILIPPE.

Son nom?

LE PRINCE D'ORANGE.

Mais je l'ignore.

C'était la nuit dernière, et d'un voile sonore
La ville s'entourant, remplissait les chemins
De l'écho de mes pas. Soudain des spadassins
Se jetèrent sur moi. Je saisis mon épée,
Et je vins m'adosser au mur de la chaussée.
Je parai leurs assauts. Pourtant j'allais faiblir,
Car ils étaient nombreux, quand je sentis s'ouvrir,
Comme dans un roman, une secrète porte
Qui cédait sous mon poids. Ce fut de telle sorte
Que je dus reculer, et que, se refermant,
Elle brisa mon arme.

Et sans doute l'amant
Profita des malheurs du chevalier nocturne.

LE PRINCE D'ORANGE.

Nullement; une duègne à l'aspect taciturne
Se tenait devant moi. Je voulais lui parler,
Lorsque je me sentis faiblir et chanceler.
D'ailleurs j'étais blessé; même un choc à la tête
Venait de m'étourdir et payer ma retraite :
Un malaise subit m'empêcha de rien voir.

PHILIPPE.

Mais elle?

LE PRINCE D'ORANGE.

Elle! je pus enfin l'apercevoir
En reprenant mes sens. Elle était inclinée
Au chevet ravissant d'un lit où cette fée
Avait voulu, sans doute, abriter mon repos.
Je n'osais remuer, de peur qu'un songe, éelos
Comme ces feux follets qu'un souffle peut détruire,
Ne fût l'unique prix de mon muet délire.
Elle était vraiment belle, et son air de candeur
Ajoutait à l'espoir qui parlait à mon cœur ;
Elle avait sur son front cette grâce naïve
Qui jamais ne se trouble et qui toujours captive ;
Ce limpide regard, qui ne sait rien cacher,
Au fond duquel les yeux aiment à se plonger ;
Une bouche d'enfant qui sourit à son rêve,
Et l'abandon charmant que la vertu relève.
Figurez-vous, en outre, un teint si délicat,
Que dans l'ombre il gardait un lumineux éclat.

PHILIPPE.

Mais elle doit avoir dans son air, dans sa mise,
Un de ces mille riens qu'un amant poétise.

LE PRINCE D'ORANGE.

Non, hormis à sa taille un nœud de longs rubans.

PHILIPPE.

Blancs, peut-être?

LE PRINCE D'ORANGE.

En effet.

PHILIPPE.

La dame de céans
Ressemble à s'y méprendre à la belle orpheline
Qu'admire l'Empereur et qui tous nous fascine.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je le saurai bientôt, mais j'entends une voix...

PHILIPPE.

Chez mon père, où se plaît l'objet de votre choix.

(Quelques lointains accords)

LE PRINCE D'ORANGE.

Le chant cesse.

PHILIPPE.

A propos, prince, quelle tournure,
Hier ou cette nuit, a pris votre aventure,
Et quelle émotion, quelle douce faveur
Valut à votre amour un instant de bonheur :
Bref, que devîntes-vous?

LE PRINCE D'ORANGE.

Ma blessure pansée
(Elle n'était point grave, une simple saignée),
Je partis aussitôt; mais il m'est resté là
Un trait, non dans le corps, mais bien loin au delà.

Je vous plains, car la cour, naguère si joyeuse
 Au fond de cette ville, est là silencieuse.
 Il court même le bruit d'une abdication ;
 Mais je vais en juger ; voici l'occasion.

SCÈNE II

LES MÊMES, CHARLES-QUINT, SEIGNEURS
 DE LA COUR.

CHARLES-QUINT.

Je viens pour expliquer en ce lieu ma pensée :
 Réchauffant aux rayons de ma gloire passée
 Ma force évanouie, osons reconquérir,
 A l'aide du travail, un sublime avenir.
 Depuis près de sept mois j'ai vécu loin du monde,
 Mais je veux, messeigneurs, quand le sol tremble et gronde,
 L'apaiser avec joie, et montrer l'Empereur,
 Toujours calme et debout, sinon toujours vainqueur.
 Le roi de France en vain se fie au duc de Guise ;
 Diane de Poitiers, en ses traits qu'elle aiguisse,
 Servira ma vengeance, et je suis sans rival.

(Il marche et s'anime.)

Par le libre examen j'éteindrai le fanal
 Qu'allume dans le monde un esprit de discorde.
 En vain s'irrite-t-on qu'aux protestants j'accorde
 La paix de Nuremberg, et le recez d'Augsbourg...
 Moi, je hais Henri Deux qui brûle Anne Dubourg !

(Au prince d'Orange.)

Vous venez d'Italie... eh bien ! que veut Paul Quatre ?

LE PRINCE D'ORANGE.

Sire, fuir la réforme et s'armer pour l'abattre.

CHARLES-QUINT.

Toujours impitoyable, et je retrouve en lui
L'homme qui m'a quitté, l'officier qui m'a nui,
Le cardinal Caraffe et... mais soit, qu'il se venge !

(Se tournant vers ceux qui l'entourent.)

Philibert de Savoie, et vous, prince d'Orange,
Vous tous, vous le duc d'Albe, et vous Medecino,
O mes preux ! qui trouvez en mon cœur un écho,
Puis-je compter sur vous ?

LE PRINCE D'ORANGE.

Qu'il me soit permis, sire,
De répondre pour tous. Chacun de nous aspire,
Au nom des gens de cœur, à remplir votre espoir.
Nos bras à vos côtés servent moins le devoir
Que l'admiration, et notre épée est prête
A sortir du fourreau, dussions-nous de la tête
Payer nos sentiments pour vous.

CHARLES-QUINT.

Espérez tous !

Un horizon nouveau va surgir devant vous.
Des états généraux, demain, c'est l'ouverture,
Et je veux qu'une fête ici les inaugure
Avant la fin du jour. Quand l'orage s'abat,
Il faut par des éclairs dominer cet éclat.
Apprêtez-vous, amis, que l'Espagne soit fière !

(Au prince d'Orange.)

Restez, prince, avec vous il faut que je confère.

SCÈNE III

CHARLES-QUINT, LE PRINCE D'ORANGE.

CHARLES-QUINT.

J'éprouve du bonheur à vous serrer la main :
 Je vous dois un service, et veux en souverain
 Reconnaître un bienfait. Par vous le duc de Côme
 Me propose un traité qui chasse le fantôme
 Que me laissait toujours l'acte où je dus, un jour,
 Céder Piombino. Je prétends à mon tour
 Vous servir digement. Demandez une grâce,
 Dites, et, s'il se peut, eh bien, je la surpasse.
 Vous me causerez même un plaisir tout royal,
 Et je vous saurai gré d'un aveu si loyal.

LE PRINCE D'ORANGE.

Sire, j'admire en vous cet arbitre du monde
 Devant qui tout s'étend, même la mappemonde.
 Comme s'il était juste, afin de vous bénir,
 Que l'univers entier se pressât de grandir ;
 Et maintenant encor j'ose à peine répondre,
 De peur de voir bientôt mes esprits se confondre.

CHARLES-QUINT.

Parlez sans crainte.

LE PRINCE D'ORANGE.

J'aime, et peut-être sous peu
 Aurai-je le besoin, comme on demande à Dieu,
 De m'adresser à vous, sire, pour une grâce
 Où ma folle espérance en secret se délasse.

CHARLES-QUINT.

Je suis prêt à tenir tout ce que j'ai promis,
 Usez donc du pouvoir que je vous ai commis.

LE PRINCE D'ORANGE

Sire , il s'agit pour moi d'une douce aventure ,
Plus difficile , hélas ! pour ma force à conclure
Que si j'avais besoin , sur mon fier palefroi ,
D'endosser le haubert aux portes d'un tournoi.
Ah ! quand on tient sa lance et que s'ouvre l'arène ,
On sent du moins le sang embraser chaque veine ;
Mais devant la beauté qui tremble et qui rougit ,
Le plus brave , parfois , s'intimide et pâlit :
Enfin peut-être , sire , êtes-vous le seul maître
Qui puissiez donner droit à mon espoir de naître.

CHARLES-QUINT.

Peut-être , dites-vous : vous me semblez discret...
Ne vous défendez pas ; car souvent un secret
Est utile à garder , quand notre âme comprime
L'éclat d'un sentiment plus profond qu'un abîme.
Mais je suis curieux de connaître l'objet
Auquel vous consacrez un si tendre intérêt ,
Et ce désir s'accroît de la mâle tendresse
Que mes longs souvenirs portent à la jeunesse.
Vous aimez , sûrement , une de ces beautés
Qui font briller en nous un monde de clartés ?
Elle doit être , prince , à la fois simple et fière ,
Charmante de tous points , puisqu'elle a su vous plaire.
Profitez du bonheur , rarement il nous suit ;
Pour notre ciel , il est une étoile qui fuit.
Il ne pouvait d'ailleurs s'adresser mieux qu'à l'homme
En qui se reconnaît un parfait gentilhomme :
Usez , abusez donc de ma permission.

LE PRINCE D'ORANGE.

Ah ! je vous remercie avec effusion
Pour vos nobles bontés. Plus que jamais j'hésite

En comparant mes vœux à mon faible mérite.
 Vous m'offrez vos bienfaits, mais suis-je digne d'eux ?
 Dans l'ardeur que m'inspire un transport amoureux,
 J'espère un doux lien ; pourriez-vous y souscrire,
 Même s'il s'agissait de l'un des vôtres, sire,
 D'une enfant à vous ?

CHARLES-QUINT.

Oui, même de l'un des miens :
 J'engage ma parole.

LE PRINCE D'ORANGE.

Ainsi ses blanches mains
 Seront peut-être à moi... Quand le gant des batailles
 Sera jeté par vous, ah ! pour mes fiançailles
 Je ne choisirai pas, sire, un autre moment.
 Sur mon noir destrier, qui plie en triomphant,
 Puissé-je rapporter à la femme que j'aime
 Des perles, des tissus, de l'or, des parfums même ;
 Tout ce que l'Orient possède de trésors !

CHARLES-QUINT.

Je m'intéresse, prince, à vos heureux transports ;
 Je vous attends ce soir. Au milieu de la foule
 Qu'attirera le bal ; dans l'aspect que déroule,
 Pour charmer nos regards, le flot des invités,
 Et comme une humble fleur parmi mille beautés,
 Si vous la rencontrez... ô mon jeune poète !
 Ayez tout le bonheur que mon cœur vous souhaite.

LE PRINCE D'ORANGE.

Sire, merci.

CHARLES-QUINT.

Mais prince, avant de nous quitter,
 Il me faut d'un devoir près de vous m'acquitter :
 Que deviennent les arts, que devient l'Italie ?

LE PRINCE D'ORANGE.

Ah ! sire , ce pays est la terre bénie
 Des artistes fameux. J'ai vu le Titien ;
 Il ne peut oublier, le fier Vénitien ,
 Que Votre Majesté daigna , par bienveillance ,
 Ramasser son pinceau. Je venais de Florence ;
 Il travaillait alors au sublime tableau
 De votre apothéose , un chef-d'œuvre si beau ,
 Que Jacques Tintoret et que Paul Véronèse ,
 Ses élèves fameux , en étaient ravis d'aise.
 Seul, le pape a blâmé ce travail colossal.

CHARLES-QUINT.

De sa part, justement, j'attends un cardinal
 En mission secrète. Ah ! Paul Quatre, sans cesse
 S'attachant à mes pas , à tout loisir me presse.
 La haine des partis se reconnaît bien là ;
 Attend-elle un acteur ? je serai celui-là,
 Et j'irai, si l'on veut, aux portes du saint-siège
 Frapper en roi.

LE PRINCE D'ORANGE.

Seigneur, que le ciel vous protège !

SCÈNE IV

CHARLES-QUINT, LE CARDINAL.

LE CARDINAL.

Sire , Sa Sainteté connaît avec douleur
 Que la Réforme encor redouble de fureur.
 Les protestants chez vous ont l'accès trop facile ;
 La fille de l'un d'eux devient votre pupille ;

Permettez que je dise à cœur ouvert, seigneur,
 Qu'ainsi vous préparez par vos mains un malheur ;
 Il faut sévir.

CHARLES-QUINT.

Je n'offre aux méchants qu'un martyr,
 Et celui-là devrait largement leur suffire,
 C'est de n'être pas craints ou pris au sérieux.
 Apprenez, monseigneur, qu'un sentiment pieux
 Me pénètre, il est vrai, pour votre auguste maître,
 Et que je serais fier de voir encor renaître
 Les jours des Adrien et ceux des Léon Dix :
 A peine sont-ils morts, je me croyais leur fils.
 Mais ils m'eussent tenu quelque propos austère,
 Que j'aurais évité leur accueil trop sévère ;
 Plus que jamais j'aspire au calme modéré
 Qui lui seul, ici-bas, nous maintient dans le vrai.

LE CARDINAL.

Sur l'Église plutôt que l'Etat se modèle :
 L'un n'est que la copie et l'autre est le modèle.
 Ah ! fuyez les raisons dont rougit le devoir,
 Et ne les scrutez pas au nom d'un fol espoir ;
 Le doute glace un cœur qu'a flétri ses réponses.
 La foi rend immortel même un front ceint de ronces.

CHARLES-QUINT.

Je vois la papauté hardiment s'arroger
 Un pouvoir imprévu, celui de me juger :
 De quel droit, monseigneur ?

LE CARDINAL.

Je serai très-bref, sire,
 Renoncez désormais au malheureux empire

Que votre protégée a pris sur votre esprit.
Demain éloignez-la, je tairai ce conflit :
Voilà ma mission. Elle, ou bien l'anathème :
Du Saint-Père telle est la volonté suprême.

CHARLES-QUINT.

Paul Quatre en maître, enfin, me donne une leçon ;
Rome ne sait donc plus que le duc de Bourbon
L'a livrée aux assauts ? En moins de trente années,
Oublie-t-elle déjà les défaites passées ?
Et c'est vous, monseigneur, dont les vœux inhumains
M'imposent des partis les funestes desseins !
Mais Henri Huit en moi peut encore renaître ;
Comme lui je dirai : « Qui je défends est maître ! »

LE CARDINAL.

Sire, je me retire affligé... vos projets
Peuvent donner matière à d'immenses regrets.

SCÈNE V

CHARLES-QUINT.

Infortune, je brave un destin qui m'accable,
Et j'oppose à tes coups un esprit indomptable !
En vain Sa Sainteté, du combat de Renti,
Où le sort m'a vaincu, cherche à tirer parti,
Et contre mon pouvoir fait éclater sa haine,
Le sceptre impérial et la pourpre romaine
S'uniront dans mes mains. Il le faut ; devant moi
S'enfuiront mille abus. Ah ! je veux être roi
De l'Italie entière et voir finir ma peine !
Que m'importe l'échec de Metz et de Sienne ;
Qu'ailleurs, dans le midi, l'orgueilleux Soliman,
Avide d'agrandir l'empire musulman,

Inonde le rivage, ou qu'on vienne à Bruxelles
 Me reprocher à tort le traité de Vaucelles !
 Je veux régner partout, ayant pour piédestal,
 D'un bout du globe à l'autre, un arceau triomphal.
 J'ai rangé sous mes lois presque toute la terre ;
 L'ancien, le nouveau monde, et jusqu'à l'Angleterre.
 Puissé-je inscrire encor sur un socle immortel
 Deux mots, ces deux mots seuls : empire universel !
 Je trouvais déjà lourd le poids de la couronne,
 Je disais : Abdiquons, que l'univers s'étonne !
 Mais un bonheur nouveau vient, depuis quelque temps,
 Ramener sur mon front les rêves du printemps.
 On le sait, et voilà que le légat du pape
 Choisit ce côté faible et c'est là qu'il me frappe.
 Mais je veux redoubler de soins et de faveurs
 Pour l'objet malheureux qui cause ces fureurs.
 Allons chercher près d'elle une de ces pensées
 Qui savent tant calmer les souffrances passées,
 Que l'on se prend à croire au bonheur ici-bas.
 Mais la voici vers nous qui dirige ses pas.

SCÈNE VI

CHARLES-QUINT, ISABELLE.

CHARLES-QUINT.

L'occasion est belle ; ah ! permettez, madame,
 Que je forme un souhait.

ISABELLE.

Et lequel ? je suis femme,
 Je désire savoir.

CHARLES-QUINT.

Pour mieux vous obéir

Il me faut tout d'abord d'un ardent souvenir
Évoquer à vos yeux une ombre, hélas ! bien chère ;
Mais vous rappelez-vous encore votre mère ?

ISABELLE.

Non, sire.

CHARLES-QUINT.

Laissez-moi lui donner un regret.

Seize ans se sont passés. Un soir, tout inquiet,
Au couvent de Saint-Just je veillais solitaire ;
La nuit vint, j'écoutais une douce prière,
Quand j'entendis soudain la cloche du couvent
Retentir à la grille. Un secret mouvement
Me fit suivre un vieillard qui, rapide en son zèle,
Accourait au signal. Au pied de la chapelle
Une femme mourante abritait un enfant :
Cet enfant c'était vous.

ISABELLE.

Moi ?

CHARLES-QUINT.

L'air était brûlant,

Vous n'aviez plus de force ; on vous rendit la vie.
Votre mère, Isabelle, expirante et pâlie,
Put d'abord opposer sa jeunesse au trépas,
Mais, peu d'heures après, s'éteignit dans mes bras.
Depuis longtemps en butte aux tourments où s'abîme
La lutte des partis, cette noble victime
Avait voulu la mort à l'aide d'un poison,
Que je vous ai montré dans ce beau médaillon
Que vous portez parfois. Se trouvant sans famille,
Elle me confia son seul trésor, sa fille :

La guerre avait noyé tous les siens dans leur sang.
 Elle était protestante et semblait de haut rang.
 Dans sa mise elle-même on en trouvait la preuve ;
 Seulement elle avait un costume de veuve.

ISABELLE.

Pauvre mère !

CHARLES-QUINT.

Dès lors, je fus votre soutien,
 Aimant à voir en vous comme un ange gardien.
 Sous le coup d'une guerre homicide et sacrée,
 Oui, votre noble mère avait été brisée.
 Je sus calmer le pape et ménager Luther ;
 On me vit, résistant aux ombres de l'enfer,
 Enchaîner à mon char un esprit fanatique.
 Je fus alors traité comme un vil hérétique.
 Voilà ma récompense. Aujourd'hui vos bienfaits
 Peuvent, de mes travaux, couronner les souhaits.
 Tantôt je donne un bal pour vous plaire, Isabelle :
 Vous en serez la reine et la fleur la plus belle.
 Si je forme un désir, c'est de vous voir longtemps
 Rayonner à mes yeux et charmer mes instants.

ISABELLE.

Sire, c'est mon début dans le monde, et je tremble
 De ne pas réussir. Je ne sais, il me semble
 Que si vraiment j'osais retourner sur mes pas,
 J'évitais le bal... je n'hésiterais pas.

CHARLES-QUINT.

Oh ! vous aurez sans doute un noble éclair de joie
 Lorsque vous entendrez, dans le cercle de soie
 Qu'éclairent les beautés, grandir autour de vous
 Le concert enchanteur des souhaits les plus doux ;

Quand surtout l'on dira que vous êtes bien belle,
Non-seulement aux yeux, mais à l'âme, à laquelle,
Pour ma part, vous laissez, plus que jamais ce soir,
Des rêves fortunés, la fraîcheur de l'espoir ;
Et s'il m'était permis de plaider cette cause
En ma seule faveur, votre absence me cause
Un regret si pénible où règne un tel émoi,
Que je m'attache à tout ce qui vous offre à moi.
Pour mieux y parvenir, vous trouvant isolée,
Sachant que, grâce à vous, mon âme est consolée,
Il me prend un souhait, qui vient comme éclairer
Pour mon cœur l'avenir ; je veux vous adopter.

ISABELLE.

Sire, comment répondre à tant de bienveillance
Sans rester au-dessous de ma reconnaissance ?
J'éprouve un saint désir : je vais prier pour vous,
Et les vœux de mon cœur, Dieu les entendra tous.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

LA FÊTE

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRINCE D'ORANGE.

J'ai là , sous mon pourpoint , un ruban de ceinture
Que je viens de trouver devant une embrasure.
A qui ce doux objet ? Ah ! ce nœud gracieux
S'est déjà quelque part rencontré sous mes yeux.
C'est celui d'Isabelle ; oh ! dois-je le lui rendre ?
Il est le souvenir d'un sentiment si tendre !
Qu'elle sache plutôt que je veux le garder ;
Que c'est un parti pris auquel il faut céder.
Oui , je lui dirai tout , je la ferai sourire ,
Et par là dans son cœur je pourrai m'introduire.
Si l'amour me trahit , je reprends le harnois
Avec la noble guerre et ses brillants exploits.
Je tiens un talisman ; sur ma cotte de maille ,
Au milieu des combats , le choc de la bataille
Viendra soudain mourir , comme au bord de la mer ,
Sur un sol enchanté , s'efface un flot amer.

J'aime , et comme aux bouquets où brille la rosée ,
Je donne à mes désirs la fleur de ma pensée...
Mais j'aperçois quelqu'un , reprenons nos esprits.

SCÈNE II

PHILIPPE, LE PRINCE D'ORANGE.

PHILIPPE.

Mal à propos j'arrive et je vous ai surpris.
Nous sommes donc ici les premiers à la fête ?

On dirait deux amants qui se mettent en quête ;
Mais , si je ne me trompe , en approchant du bal ,
J'ai cru voir s'éloigner l'ombre du cardinal.
Il se passe au palais quelque chose d'étrange.

LE PRINCE D'ORANGE

Sans doute , monseigneur , votre esprit prend le change.

PHILIPPE.

Je connais cette cour , je ne me trompe pas ,
Et tous ceux que j'observe apportent sur leurs pas
Une parfaite humeur factice et décevante.

LE PRINCE D'ORANGE.

Et la fête , d'ailleurs , sera-t-elle brillante ?

PHILIPPE.

Une bohémienne y doit bientôt venir
Égayer l'assemblée et dire l'avenir ;
On vante son savoir. Mais la foule s'amasse ;
Laissons le chemin libre à l'Empereur qui passe.

SCÈNE III

LES MÊMES, CHARLES-QUINT, SEIGNEURS
ET DAMES DE LA COUR.

CHARLES-QUINT.

Mon âme , cette nuit , a la sérénité
De mes jours fortunés ! je n'ai jamais été
Plus près de mon bonheur , et dans cette espérance
Je voudrais déployer le beau luxe de France.
Que ne puis-je imiter l'art dont François Premier
Entourait chaque fête , et l'apparat princier
Qui devançait ses pas !

CHARLES-QUINT

LE PRINCE D'ORANGE.

Vous vous maltraitez, sire ;
Mais nous sauons tous l'espoir qui vous inspire.

CHARLES-QUINT.

Il s'agit d'un secret...

(S'éloignant du groupe.)

N'est-elle point ici ?

LE PRINCE D'ORANGE.

Non, sire.

CHARLES-QUINT.

Cependant vous voyez réuni
Le cercle de la cour. La ville et la noblesse
Ont rassemblé pour nous la fleur de la jeunesse ;
Qui donc espérez-vous ?

LE PRINCE D'ORANGE.

Sire, je n'attends rien,
Car je me décourage.

CHARLES-QUINT.

Ah ! comme vous, en vain
J'attends une personne.

LE PRINCE D'ORANGE.

Une femme ?

CHARLES-QUINT.

Sans doute.

LE PRINCE D'ORANGE.

Que votre Majesté me délivre d'un doute :
Ainsi, chacun est là, sauf elle, s'il vous plaît ?

CHARLES-QUINT.

Oui, prince... à moins... mais non : la voici qui paraît :

LE PRINCE D'ORANGE.

C'est elle !

CHARLES-QUINT.

Qui cela?

LE PRINCE D'ORANGE.

Sire, celle que j'aime.

CHARLES-QUINT.

Elle? (A part) Quel coup nouveau! (Haut.) Prince, venez.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ISABELLE.

CHARLES-QUINT.

Lors même,

Madame, que j'aurais un droit à la faveur
De vous complaire en tout, je tiendrais à honneur
De vous le présenter : c'est le prince d'Orange,
Que j'aime comme un fils.

ISABELLE.

Mais, prince, il est étrange
D'apprendre à l'Empereur qu'un jour j'ai pu vous voir,
Et qu'un hasard a su vous servir hier soir.

LE PRINCE D'ORANGE.

C'est juste, et l'Empereur pourrait aussi connaître
Par ce moyen, madame, à quel point je puis être
Pénétré d'un respect tendre et religieux
Pour vos nobles bontés.

CHARLES-QUINT.

Je deviens curieux.

ISABELLE.

Quelqu'un, l'épée en main, luttait à notre porte;
Ma duègne sut ouvrir. Or, sauvé de la sorte,

Elle le fit partir ; mais j'ignorais son nom ,
Et n'ai pu le revoir sans quelque émotion .

LE PRINCE D'ORANGE .

Cet accident, je l'aime et je le remercie :
Pour moi, madame, il est comme une heure bénie .

CHARLES-QUINT, à Isabelle .

Vous avez fort bien fait et je dois l'approuver ;
En vous j'ai confiance ; il me faut le prouver :
Daignez faire , au palais , les honneurs de la fête ,
Et je vais ordonner qu'un festival s'apprête .

(Charles-Quint prend un courtisan à l'écart et lui parle .)

LE PRINCE D'ORANGE .

Je possède un ruban que vous avez perdu .

ISABELLE .

L'avez-vous ? donnez-le .

LE PRINCE D'ORANGE .

Je sais qu'il vous est dû ,
Madame, je sais tout . Ah ! cependant j'hésite !
C'était un souvenir ; faut-il que je le quitte ?
Je ne puis me résoudre à le laisser ainsi ,
Car je sens que ce don de vous eût anobli
Mon cœur et ma raison . Souffrez que je le garde ;
Je veux que dans la vie il soit ma sauvegarde .

ISABELLE .

Prince, c'est impossible et je vous blâmerais .

LE PRINCE D'ORANGE .

Que ferais-je sans lui ?

ISABELLE .

Rendez-le-moi .

Jamais !

(Il s'éloigne et l'Empereur s'approche.)

CHARLES - QUINT.

Isabelle, montrez un peu de confiance :
L'aimez-vous ?

ISABELLE.

Je ne sais.

• CHARLES - QUINT.

Que la fête commence !

SCÈNE V

LES MÊMES, UNE BOHÉMIENNE, DANSEUSES.

(L'Empereur va s'asseoir. — Ballet. — Le pas de ballet achevé, la Bohémienne s'avance vers l'Empereur.)

LA BOHÉMIENNE, s'agenouillant.

Sire, chassez du front ces mortelles langueurs ;
Reprenez, reprenez vos sublimes labeurs.
Je viens vous apporter, dans les sombres royaumes
Où plongent vos regards, des charmes et des baumes.

CHARLES - QUINT.

Donnez.

LA BOHÉMIENNE.

Voulez-vous, sire, apprendre l'avenir ?

CHARLES - QUINT.

Que me demandez-vous ?

LA BOHÉMIENNE.

Votre main.

(Il la lui donne.)

Un désir

Vaste comme le monde absorbe vos idées,
Mais osez le vouloir. Je lis dans vos pensées
Un pénible projet ; faites qu'il soit en vain.

CHARLES - QUINT

CHARLES - QUINT.

En vain ?

LA BOHÉMIENNE.

Certes.

CHARLES - QUINT, à Isabelle.

Et vous, madame, votre main ?

ISABELLE.

La voici.

LA BOHÉMIENNE.

Je vois mal, car le sort délibère.

(Plus bas.)

Craignez le cardinal ; pensez à votre mère.

LE PRINCE D'ORANGE.

Et moi ?

LA BOHÉMIENNE.

D'abord heureux, mais prenez garde.

LE PRINCE D'ORANGE.

A quoi ?

LA BOHÉMIENNE, s'éloignant du groupe.

A perdre votre amante.

LE PRINCE D'ORANGE.

Et comment, dites-moi ?

LA BOHÉMIENNE.

Un danger la menace : avez-vous confiance
Dans le cœur d'une femme ?

LE PRINCE D'ORANGE.

Oui.

LA BOHÉMIENNE.

C'est votre espérance.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins LA BOHÉMIENNE.

CHARLES-QUINT, à Isabelle.

Eh bien, ma chère enfant, comment vous trouvez-vous ?
Et vous amusez-vous dans ce bal avec nous ?

ISABELLE.

A merveille.

CHARLES-QUINT.

Malgré cette foule nombreuse ?

ISABELLE.

Oh ! j'ignore pourquoi je me sens bien heureuse !
Les lumières, la danse, et, que sais-je ? le bruit,
Sont pour moi, qui vivais loin de tous, comme un fruit
Auquel je goûte, sire, en m'enivrant de joie.
On dirait qu'en mon âme un espoir se déploie,
Et me montre à travers un espace enchanteur
Ses mille illusions qui me chantent en chœur.
Entendez-vous, seigneur, au milieu de la fête,
Ces bruits flatteurs de voix qui me tournent la tête ?
Ils ne sont pas pour moi, non, ils disent à tous :
Confiance et courage, oui, nos vœux sont pour vous.
Voilà pourquoi je suis si joyeuse et si fière ;
Que m'importe le sort ! je m'oublie et j'espère :
Qu'il vienne, je l'attends.

CHARLES-QUINT.

Ah ! ne l'appellez pas ;
Il sème trop souvent des pièges sous nos pas,
Et celui qui l'invoque et brigue sa présence,
Plus d'une fois regrette une folle espérance.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE CARDINAL.

LE CARDINAL.

Sire, un grave intérêt m'amène en ce palais.
 Sa Sainteté m'envoie apporter sans délais
 Un papier important que je vous communique,
 Et qui pourra sauver l'honneur d'un catholique.

(Il prend Charles-Quint à part.)

Je vous confie à part que mille bruits fâcheux
 Sèment autour de vous leurs échos malheureux.
 Sire, ils proviennent tous de cette erreur immense
 Qu'on décore aujourd'hui du nom de tolérance.
 Elle n'est pas le fruit de l'humble vérité,
 Mais seulement du mal et de l'impiété!
 Que devient sous nos yeux le spectacle du monde
 A chaque nouveauté qui depuis peu l'inonde?
 Il ne suffit donc pas qu'à la voix des canons
 Se compte seulement le sort des nations?
 Qu'au fort de la tempête, auprès de la boussole,
 Le marin avant Dieu l'invoque et se console?
 Que l'Amérique montre à l'horizon lointain
 L'insatiable effort du faible esprit humain,
 Et que l'on voie grandir, avec l'imprimerie,
 Un écueil mémorable où se meurt le génie?
 Non, c'est peu que le globe où s'est donné Jésus,
 Au gré de Copernic soit à jamais exclus
 Des assises du monde et tourne sur son axe.
 Il faut qu'enfin Luther, dont Frédéric de Saxe,
 S'honore pour servir à la foi de flambeau,
 Mette le doute au ciel et l'Église en lambeau.

Ah ! vous voulez laisser et tout faire et tout dire ;
 Mais vous livrez l'autel à l'erreur en délire !
 Déjà vous entendez une voix de serpent,
 La voix d'un rejeton issu d'un protestant.
 Eh bien ! à Rome on croit qu'une secrète flamme
 Vous pousse à demander cette fille pour femme.
 Aussi Sa Sainteté vous mande par ma voix
 Qu'elle emploiera, s'il faut, son sceptre, c'est la croix,
 Pour l'éloigner d'ici. Le poids de la tiare
 Pourrait peser sur vous, et le temps, trop avare,
 Vous défend d'hésiter. Craignez, sire, un éclat :
 Tout pouvoir est petit près du pontificat.
 Mes conseils personnels, vous pourrez les combattre ;
 Mais lisez cet avis de la main de Paul Quatre.

(Pendant que Charles-Quint parcourt la lettre, sur un côté de la scène, Philippe parle au prince d'Orange.)

PHILIPPE.

L'Empereur de nouveau me paraît soucieux ;
 Il parcourt cet écrit d'un regard douloureux.
 Voudrait-il abdiquer ?

LE PRINCE D'ORANGE.

Pourquoi ? c'est impossible ;
 Je n'en crois rien, parlons d'un sujet moins pénible.

PHILIPPE.

Voyez celle qui passe en souriant d'amour,
 Fraîche comme serait le matin d'un beau jour ;
 C'est Isabelle. On semble, en cette jeune fille,
 Trouver un idéal, la fleur de la Castille ;
 Mon prince, elle est charmante.

LE PRINCE D'ORANGE.

Oui, pleine de beauté.

Pourtant nul ne lui plaît.

UN COURTISAN , bas.

Hormis Sa Majesté.

LE PRINCE D'ORANGE.

Qu'est-elle donc alors ?

LE COURTISAN.

Du maître la maîtresse.

LE PRINCE D'ORANGE.

La maîtresse !...

LE COURTISAN.

On le dit.

ISABELLE, à part.

Quelle douleur m'opresse

Il prêterait l'oreille à l'accusation

Qui confond mes esprits-et trouble ma raison !

Ah ! que du moins son cœur apprenne ma souffrance !

Je vais... mais près de lui l'Empereur me devance.

CHARLES-QUINT, au prince d'Orange.

La rendez-vous heureuse ?

LE PRINCE D'ORANGE.

Elle... mais à quoi bon ?

CHARLES-QUINT.

Acceptez-la de moi.

LE PRINCE D'ORANGE.

Je refuse le don.

CHARLES-QUINT.

Vous !... ce refus ?

LE PRINCE D'ORANGE.

Moi, sire.

CHARLES-QUINT.

Et depuis quand ?

LE PRINCE D'ORANGE.

Mais, sire,

Depuis qu'un gentilhomme à son devoir aspire
Et refuse la main de l'amante d'un roi !

CHARLES-QUINT.

Ah ! ce sanglant reproche et ce manque de foi
M'ôtent tout le courage où je puisais ma force,
Et je me sens blessé sous la trompeuse amorce
Où j'ai voulu saisir, comme un sublime appât,
La générosité !

LE PRINCE D'ORANGE.

Sire, oubliez...

CHARLES-QUINT.

Ingrat !...

A-t-il seulement vu, quand il creusait un gouffre
Par son ingratitude, a-t-il vu que je souffre ?...
Mais, silence, mon âme ! et pour ma dignité
Je cherche à me venger à force d'équité.
Isabelle, du moins, n'a pas dû vous entendre ;
Elle ne saura rien, et croira noble et tendre
L'homme que j'estimais. Ah ! d'un air triomphant
Vous avez donc pensé que cette pauvre enfant
Promenait à la cour une existence vile ?
On vous a trompé, prince, elle était ma pupille.
Aujourd'hui, je l'adopte.

LE PRINCE D'ORANGE.

Ah ! sire, pardonnez.

Soit, j'ai le cœur meurtri.

LE CARDINAL, *survenant.*

J'attends que vous daigniez
Répondre ouvertement un seul mot au Saint-Père ;
Sire, n'est-il donc pas successeur de saint Pierre ?
Quand il veut ordonner, nous devons obéir ;
J'ose le rappeler à votre souvenir.

CHARLES-QUINT.

Une vive douleur me surprend et me frappe.
J'affirme avec respect, monseigneur, que le pape
Ne doit pas se mêler à des actes mondains,
Et que je veille encore aux droits des souverains.
Pourquoi Sa Sainteté, sous un dehors futile,
Vient-elle me troubler jusque dans cet asile ?
Sa conduite permet les mille passions
Qui flattent la discorde et l'arment de brandons ;
Ce qu'elle exige enfin me répugne comme homme,
Et froisse mon devoir. Oui, je suis gentilhomme,
Et jamais Charles-Quint n'oubliera dans son cœur
Les sublimes égards que l'on doit au malheur.
Voilà ma volonté. Répondez au Saint-Père
Que je désobéis, bien que je le révère.

(La fête est interrompue.)

LE CARDINAL, *retenant Isabelle pendant qu'on se retire.*

Malheureuse ! du ciel redoutez le courroux,
Fuyez !

CHARLES-QUINT.

Non, mon enfant, car vous êtes chez vous.

(Quelques rumeurs éclatent au dehors.)

LE CARDINAL.

N'entendez-vous pas, sire, aux portes de la fête,
Une foule en rumeur présager la tempête,
Et gronder tout à coup?

CHARLES-QUINT.

Oui, ce bruit presque éteint
Me dit : Vive l'Espagne et vive Charles-Quint!

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

L'ABDICATION

SCÈNE PREMIÈRE

LE CARDINAL, ISABELLE.

LE CARDINAL, à lui-même.

La colère du ciel m'amène cette femme.

ISABELLE.

Dieu ! c'est le cardinal.

LE CARDINAL.

Ah ! vous tremblez , madame !

ISABELLE.

Non , mais je souffre.

LE CARDINAL.

Eh bien ! pourquoi ne pas partir ,
Ou mieux , dans un couvent chercher votre avenir ;
Abandonner soudain une faveur qui baisse ,
Et quitter à jamais votre folle tendresse !
Dites adieu , madame , à cette vanité
Qui trompe seulement votre félicité.

ISABELLE.

Ah ! n'est-ce pas , il faut que l'illusion passe,
Que je ne trouve en vous nulle pitié ni grâce ;
Que je délaisse enfin mon ineffable amour
Pour mieux fuir , monseigneur , un si riant séjour.
Vous avez bien raison. Ainsi la Providence
N'est point là pour bénir ma suprême espérance.

LE CARDINAL.

Ne blasphémez pas : oui, vous avez eu le tort
 De compter, non sur Dieu, mais sur les soins du sort.
 Prenez des sentiments plus dignes d'une femme,
 Et qu'en vous apparaisse une divine flamme.
 N'avez-vous pas sur terre un espoir éternel
 Qui vous tienne de tout et qui vous mène au ciel?

ISABELLE.

Je l'ai.

LE CARDINAL.

N'avez-vous pas l'exemple d'une mère
 Qui finit dans les pleurs son existence amère?

ISABELLE.

Je suis prête à le suivre... Oh ! ne le blâmez pas :
 On doit un saint respect aux mânes d'ici-bas.
 Ah ! je sens désormais la douce quiétude
 Que la volonté doit à toute certitude.
 Je vais quitter le monde où gît mon avenir,
 Avec lui, maintenant, il me faut en finir.
 Ma mère m'a laissé comme un éternel gage
 Qui, jusqu'aux pieds de Dieu, va m'ouvrir un passage.
 Elle s'en est servie en face de la mort ;
 Ce suprême secours la fit toucher au port.

(Elle porte à ses lèvres un médaillon.)

LE CARDINAL.

Du poison ?...

ISABELLE.

Ce n'est rien, oh ! rien, je me délivre
 Des transports douloureux où ma fièvre me livre.
 Oui, bientôt, monseigneur, je serai loin d'ici.
 Vous voulez mon départ, eh bien, soit ! le voici.
 Je ne verrai jamais l'Empereur ni personne ;
 Dieu seul est mon refuge, et sa bonté pardonne

Un dernier désespoir. En franchissant ce seuil,
 Je n'y reviendrai plus : là finira mon deuil.
 C'est ma confession, car je n'en ai point d'autre.
 Bénissez mon voyage.

LE CARDINAL.

Un sort comme le vôtre
 Plaira plus au Seigneur que si pour vous le ciel
 Était, madame, ouvert sans un combat cruel.

SCÈNE II

ISABELLE.

J'ai voulu voir la place où ma tendre espérance
 A pris son vol. Le ciel trouble mon existence ;
 L'amour même, l'amour me trahit, et le sort
 Ne me laisse, ô mon Dieu ! d'autre choix que la mort.
 O poison ! dont je sens maintenant les atteintes,
 Délivrez-moi bien vite entre vos mille étreintes !
 Pourtant je suis si jeune et tout me souriait.
 La vie était si belle... Un indicible attrait
 Me faisait espérer de trouver dans le monde
 Un nouveau paradis où le plaisir abonde.
 Lui, mon prince adoré, s'attachait à mes pas ;
 Que j'aurais donc voulu me suspendre à son bras !
 Et je meurs... sans pouvoir lui dire que je l'aime.

(Elle s'appuie.)

Lui !... ce doux mot ravit, jusqu'en ce moment même,
 Comme un céleste accord mon oreille et mon cœur.

(Elle s'agenouille.)

Ma mère, que je souffre ! et j'avais le bonheur.
 Je me sentais heureuse ici-bas ! J'étais fière :
 Un puissant empereur me tenait lieu de père ;

Si je sortais, c'était, dans les yeux des passants,
Le même doux regard comme pour les enfants.
Ah ! je veux vivre encore !... Il semble qu'un nuage
Passe devant mes yeux.

(Elle se relève.)

Oh ! mourir à mon âge !...

Pourtant le mal grandit, que vais-je devenir ?
Le vertige me prend : j'ai peur !... il faut m'enfuir !...
Il est tard , ah ! trop tard... et ma force chancelle...

(Elle s'affaise.)

Adieu , mon seul espoir !

SCÈNE III

CHARLES-QUINT, ISABELLE.

CHARLES-QUINT.

Je le craignais pour elle ,
Qu'importe ! à tout hasard , j'ai changé le poison :
Elle vivra. Je veux éviter le soupçon ,
Et qu'au lieu de mes soins elle voie un miracle.
Nouveau monde ! Horizon d'un immense spectacle ,
Je n'ai pas seulement profité de ton or ;
Tes plantes même ont su me livrer un trésor !

(Une pause)

Qu'elle est donc belle ainsi , quelle candeur divine
Se peint sur ces attraits que l'amour illumine !
Mais quand je considère une telle pâleur ,
Éprouvant dans mon âme un instant de terreur ,
Il me semble encore être à cette heure dernière
Où des mêmes secours j'environnais sa mère...
Et l'on veut la chasser ; ah ! lui ravir ma foi ;
Mentir à son amant , n'est pas digne de moi.

Mais, si je manque au pape, il lancera la foudre,
Aux applaudissements du monde... Que résoudre?...

(Il s'assied.)

Depuis plus de trente ans seul au milieu du bruit,
Je cherche le bonheur, et ce rêve me fuit.
Serait-il dans la tombe ou bien dans la retraite?
La retraite! où trouver ce qu'ainsi je souhaite?
L'ambition, la gloire, instruments vils et creux
Dont le son m'a charmé, ne rendent pas heureux.
Que ne puis-je descendre, et trouver sur la terre,
Dans un asile aimé, quelque coin solitaire!
Là, je pourrais enfin quitter mes souvenirs
Et prêter comme un lustre à de nouveaux désirs.
Justement les États s'ouvriront tout à l'heure;
L'occasion sourit. C'est, hélas! la meilleure
Afin de proclamer mon abdication.

Empire universel, ma noble ambition,
Que ne puis-je aujourd'hui te ressaisir encore!
Ah! la France triomphe, et Paul Quatre m'abhorre;
Le flot des réformés monte jusques à moi
Et prétend m'engloutir; les Turcs me font la loi;
Chacun donc me poursuit: il faut que je me venge!
Mais non, lutter toujours et n'avoir, en échange
Des immenses travaux par mon bras accomplis,
Que le sort du joueur qu'enfièvre les soucis!
Sur terre et dans le ciel l'orage recommence:
Allons, adieu, ma force et ma rude vaillance!
Mon étoile pâlit; vienne l'obscurité,
Pourvu que je retrouve un peu de liberté!

(Se retournant.)

Je crois qu'elle renaît, que sa bouche s'entr'ouvre:
Hélas! j'entends venir!

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE CARDINAL.

LE CARDINAL.

Souffrez que je recouvre
Un peu de ma raison. Dans un endroit pareil,
Je vous retrouve, sire, en un triste appareil.
Mais sont-ce là les jeux d'une vertu puissante
Dont le calme s'évite une idée offensante ?

CHARLES-QUINT.

Votre zèle cruel, je le vois, monseigneur,
S'attache, à chaque pas, à frapper l'Empereur.
Le clergé doit pourtant s'occuper de l'Église,
Et respecter la loi sur notre trône assise.

LE CARDINAL.

Sire, ce que je fais, je le dois à l'éclat
De la religion, du trône et de l'État.
Je songe à l'avenir d'une noble patrie
Qu'a pu, grâce à Dieu, grandir votre génie.
Je pense aux fiers projets où luit la vérité,
A tout ce qui sut plaire à Votre Majesté.
Je voudrais que par vous l'horizon de l'Espagne
S'éclairât de nouveau des feux d'une campagne;
Qu'il offrit tout à coup notre Jérusalem
A vos yeux éblouis; qu'au Dieu de Béthléem
Fût consacré, seigneur, l'effort d'une croisade.
La guerre alors serait une sainte iliade;
Vous la feriez sans doute aux peuples musulmans,
Contre vos ennemis et jusqu'aux protestants.

Le monde saluerait une belle victoire
 Que sauraient publier les échos de la gloire.
 L'on verrait sous vos lois renaître l'âge d'or,
 Et l'univers entier vous bénirait encor.
 Entendez-vous déjà l'immense renommée
 Chanter de vos travaux la sublime épopée !
 Elle vous dit qu'il faut redoubler de labeurs,
 Et d'un seul coup d'épée effacer vos malheurs.
 Courage, sire, hélas ! ce que je vous demande
 Est dur, et je comprends que le corps s'en défende,
 Mais le bonheur certain, le bonheur est au bout.
 Je vous donne la main : allons, sire, debout !

CHARLES-QUINT.

Je vois que vous anime une noble pensée,
 Et regrette pour vous ma conduite passée.
 Ah ! je veux dire adieu, selon votre désir,
 Aux folles passions, à l'attrait du plaisir !
 Naguère, j'aurais pu recommencer la vie,
 Mais ne la trouve plus digne d'aucune envie.
 A loisir laissez-moi faire un choix, monseigneur,
 Qui rassure le pape et cause mon bonheur.

LE CARDINAL.

Non ; Votre Majesté sait le néant du monde,
 Et le vain appareil où la gloire se fonde.
 Dégouté des grandeurs, ah ! venez voir, caché
 Dans les bras de Dieu seul, un sort longtemps cherché !

CHARLES-QUINT.

Je suis prêt, me voici.

LE CARDINAL.

J'allais aux États, sire,
 Vous excommunier ; l'acte que je déchire,

Détruisant mes pouvoirs, couronne mes desseins.
Allons bénir ce Dieu qui soutient dans ses mains
Le cœur des affligés, et sur la croix leur montre
Le secret du salut.

SCÈNE V

LE PRINCE D'ORANGE, ISABELLE.

LE PRINCE D'ORANGE.

Enfin, je la rencontre!...

Je sais tout... Mais pourquoi cette étrange torpeur
Qui me remplit soudain d'une folle douleur,
Ce silence, ce froid? Ah! serait-elle morte?
Mais non, elle respire et mon cœur me transporte!
Isabelle, je t'aime! oh! quel immense émoi
J'éprouve à la revoir!...

ISABELLE.

Qui m'appelle?

LE PRINCE D'ORANGE.

C'est moi.

Pour te mieux rassurer, je donnerais ma vie.
Reçois les doux serments de mon idolâtrie.
En toi seule je trouve un charme radieux
Dont le pouvoir séduit et mon cœur et mes yeux.

ISABELLE.

Mais, où suis-je?

LE PRINCE D'ORANGE.

Oh! reviens, reviens à toi! Que n'ai-je,
A force de souhaits, l'immense privilège
De venir chaque jour répandre sous tes pieds
Des fleurs et des parfums, la feuille des lauriers,
Tout le prix des succès que je rêve!

ISABELLE.

Lui-même...

C'est lui-même !

LE PRINCE D'ORANGE.

Isabelle !...

ISABELLE.

Ah ! il sait que je l'aime !

LE PRINCE D'ORANGE.

Mon cœur tremble. Je sens qu'un sort inespéré
 Me brise et me ravit. Tout l'espoir adoré
 Qui fait ma seule joie éclate en cette étreinte !

ISABELLE.

Prince, écoutez l'éveil de l'espérance sainte
 Qui vous rend si certain de mon affection.

LE PRINCE D'ORANGE.

Oui, je m'adonne aux feux de cette passion ;
 Mais, devant le bonheur, mon courage est timide ;
 Il veut votre conquête, et l'amour l'intimide.

ISABELLE.

Non, soyez confiant, prince.

LE PRINCE D'ORANGE.

En vous seule ?

ISABELLE.

En moi,

Voyez-le plutôt, prince, à mon profond émoi.

LE PRINCE D'ORANGE.

Oh ! merci.

ISABELLE.

Mais je veux découvrir un mystère :
 De mon nœud de rubans qu'avez-vous donc pu faire ?

LE PRINCE D'ORANGE.

Je le dérobe aux yeux et ma main le retient.

ISABELLE.

Donnez-le.

LE PRINCE D'ORANGE, le rendant.

Je le perds?

ISABELLE.

A sa place il revient.

(Elle le met à sa taille.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, CHARLES-QUINT

CHARLES-QUINT.

Rassurez-vous tous deux. Puissé-je faire naître
 La gaieté dans vos cœurs, et mériter peut-être
 Un léger souvenir !

(A Isabelle.)

Vous êtes libre, enfant ;

Reprenez, Isabelle, un espoir triomphant.

(Au Prince d'Orange.)

Comme un père je l'aime, et tiens, prince d'Orange,
 A dire qu'elle est bonne et belle comme un ange ;
 Pour vous si je m'engage auprès d'elle aujourd'hui,
 Je désire vous voir son éternel appui.

(A tous deux.)

Je voudrais posséder à vos yeux un mérite
 Qu'on ne brigue jamais, et, qu'hélas ! on évite :
 C'est de tirer honneur partout, ouvertement,
 De l'estime qu'on a lorsqu'on aime vraiment.
 Je vous donne la main ; conservez ma mémoire ;
 Je retourne aux soucis, ma maîtresse est l'histoire.
 Apprenez que le pape en vain m'offre un débat,
 Je veux un sacrifice au bonheur de l'État.

Mais il faut que je parte .. On m'attend... Tout à l'heure
 La foule envahira cette vaste demeure,
 Et tout s'apprête : adieu , laissez-moi vous unir.

LE PRINCE D'ORANGE.

Sire, tant de bontés...

ISABELLE.

Quel profond souvenir !

CHARLES-QUINT.

Ne remerciez pas, car parfois, dans la vie,
 Nous devons éviter d'avoir l'âme attendrie.
 Seulement, si jamais vous rêvez au passé,
 Lorsqu'un fils égaiera votre esprit délassé,
 Quand d'un pas chancelant il viendra vous sourire,
 Pensez à moi.

LE PRINCE D'ORANGE.

Souvent.

CHARLES-QUINT.

Quelquefois.

ISABELLE.

Toujours, sire.

SCÈNE VII

LE PRINCE D'ORANGE, ISABELLE.

LE PRINCE D'ORANGE.

Nous l'aimerons.

ISABELLE.

Tous deux.

LE PRINCE D'ORANGE.

Que vous me rendez fier !

ISABELLE.

O mon prince !

LE PRINCE D'ORANGE.

Oui, mon trouble, Isabelle, m'est cher,

Et je sens dans mon cœur un suprême délire,
Car plus il vous approche et plus il vous admire.En lui je puis entendre, à chaque battement,
L'écho qui me redit votre nom si charmant.

ISABELLE.

Naguère mon oracle était une espérance,
Désormais en vous seul je mets ma confiance.

LE PRINCE D'ORANGE.

Et moi si je pouvais, au prix de mon salut,
T'élever jusqu'au ciel, j'offrirais ce tribut
Aux nobles passions qu'en mon cœur tu fais naître.

ISABELLE.

Pourquoi m'aimer ainsi ? Mon Dieu !... C'est mal, peut-être.

LE PRINCE D'ORANGE.

A tes pieds où je suis, souffre en moi ce défaut.

ISABELLE.

Prince, l'on va venir.

LE PRINCE D'ORANGE.

Vous fuyez ?

ISABELLE.

Il le faut.

SCÈNE VIII

PHILIPPE, LE PRINCE D'ORANGE.

PHILIPPE, se parlant à lui-même.

Ainsi donc rien n'est sûr. Ici-bas tout s'efface ;
Ah ! comme un rêve heureux l'illusion se lasse,

Et de notre fortune à peine un souvenir
 Reste le lendemain.

LE PRINCE D'ORANGE.

Vous paraissez souffrir ?

PHILIPPE.

On sème dans la ville une triste nouvelle,
 A propos des États qui s'ouvrent à Bruxelles ;
 Je ne sais pas encor ce que veut l'Empereur.

LE PRINCE D'ORANGE.

Affermir son pouvoir.

PHILIPPE.

Du tout, c'est une erreur ;

Plutôt comme ce feu dont la belle lumière,
 Prête à s'éteindre, jette un éclat éphémère,
 La force du héros qui se sent défaillir,
 Au moment de tomber prétend nous éblouir.
 Mon prince, l'Empereur se plonge en ses pensées
 Comme dans une mer d'espérances brisées.
 Tout à l'heure il était avec le cardinal ;
 Je l'observai longtemps et dans son air royal
 Je remarquai soudain une larme furtive
 Rouler comme un éclair, entre ses cils captive.
 Il reprit aussitôt une sérénité
 Digne de sa grande âme et de sa fermeté.
 Mais je sens un frisson courir dans chaque veine,
 Car je vois qu'une foule indifférente et vaine
 Vient envahir déjà cette enceinte, où j'attends
 Les arrêts du destin qui me tient en suspens.

LE PRINCE D'ORANGE.

Et d'où provient ce bruit ?

PHILIPPE.

D'un douloureux augure ;
C'est la voix du canon proclamant l'ouverture
Des États généraux... Ah ! je vois l'Empereur ;
Remarquez-vous , hélas ! de ses traits la pâleur ?

SCÈNE IX

TOUS.

CHARLES-QUINT, au Cardinal.

Au pape, en fils soumis, j'obéirai sans plainte,
Et pour lui témoigner que j'ose agir sans feinte,
Je marie Isabelle.

LE CARDINAL.

A qui ?

CHARLES-QUINT, à Isabelle qui passe.

Viens, mon enfant !
Venez, prince d'Orange ; en ce suprême instant,
Je place devant tous votre main dans la sienne.

LE CARDINAL.

Résignez-vous, seigneur, et calmez votre peine.
Si les siècles passés ont pu voir un païen,
Comme Sylla l'impie ou Dioclétien,
S'honorant d'abdiquer, que dira donc l'histoire
Lorsqu'elle saluera votre illustre mémoire ?

(Charles-Quint monte sur le trône ; à ses côtés est Philippe, derrière lui quelques grands d'Espagne ; il s'appuie sur le prince d'Orange.)

CHARLES-QUINT.

Mes seigneurs, un dessein qui vous concerne tous
M'oblige à rappeler mes travaux devant vous.

Pour agrandir l'État et le rendre prospère,
 J'ai mené dans les camps une existence austère ;
 Parcouru maintes fois deux vastes continents,
 Et livré des combats sans cesse renaissants.
 Je n'approfondis pas à vos yeux le mérite
 De mes constants labeurs ; car jamais ma conduite
 N'a prétendu flatter la vaine ambition,
 Mais le bien du public et la religion.
 Tant que j'ai pu sauver ma force qui chancelle,
 J'ai voulu que mon bras vous servît avec zèle.
 Aujourd'hui mes tourments m'ordonnent d'abdiquer ;
 Votre bien m'est plus cher que l'honneur de régner.
 En place d'un vieillard, qu'a su briser l'orage,
 Je vous donne mon fils dans la fleur de son âge.
 Il est entreprenant et doit gagner vos cœurs.
 Pour moi, si j'ai prêté l'oreille à des erreurs,
 Veuillez les imputer à ma seule faiblesse.
 J'avais tort, messeigneurs, eh bien, je m'en confesse,
 Et j'ose vous prier de me les pardonner.
 En quittant le pouvoir, je voudrais couronner
 Votre fidélité par ma reconnaissance.
 Votre sort, dont le jeu tient à la Providence,
 Est le premier souhait, le vœu le plus constant
 Que je vais adresser à ce Dieu tout-puissant
 Auquel j'ai consacré le reste de ma vie.

(Se tournant vers Philippe qui à genoux lui laise la main.)

Si ma mort vous léguait ce destin plein d'envie,
 Vous sauriez m'accorder un pieux souvenir ;
 Mais, quand vous le tenez par notre bon plaisir,
 Je m'honore de croire à votre gratitude.
 Gardez-la toutefois, car votre tâche est rude
 Oui, ne la dépensez qu'en soins pour vos sujets ;

Ce sera le seul prix de mes derniers projets ;
 Et si, par mon exemple, il se présente une heure
 Où le Seigneur vous montre une route meilleure,
 Ayez un successeur qui, calmant vos ennuis,
 Soit digne du pouvoir. Mon fils, je vous bénis.

(Une pause.)

Qu'on laisse pénétrer la foule en cette enceinte ;
 Qu'elle écoute ma voix et m'entoure sans crainte !
 Peuple, je veux vous voir avant de vous quitter ;
 Je sais qu'en vous perdant il faut vous regretter.
 Votre empereur n'est plus, et Philippe est le maître.
 Adieu tous. Je suis prêt du monde à disparaître ;
 Lassé, depuis longtemps, du spectacle des cours,
 Au cloître de Saint-Just je vais finir mes jours.
 Souvenez-vous de moi, mes vieux compagnons d'armes,
 Je ne vous suivrai plus au milieu des alarmes.
 Approchez, mes amis, le sceptre impérial
 Ne tient plus à ma main, et je suis votre égal.
 Je remporte sur moi la plus belle victoire,
 C'est d'être à votre taille et d'y trouver ma gloire.
 Je quitte la couronne, et dans chaque fleuron
 C'est vous que je regrette. Oui, plein d'émotion,
 Dans le prince d'Orange, ah ! je prétends, en père,
 Vous dire adieu. Venez, prince, que je vous serre
 Un moment sur mon cœur, en fils, non en sujet.

(Charles-Quint chancelant.)

Mon abdication restera mon secret.

Août-octobre 1860.

PARIS. — IMPRIMERIE DE ÉDOUARD BLOI, RUE SAINT-LOUIS,
 (Anc. enac Maison Dondey-Ducre.)



SDh-1460

Mag- 178974

30, -

